

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

61/3-4 | 2020

Écritures visuelles, sonores et textuelles de la justice

Définir le conservatisme russe

Un enjeu d'historiographie et de méthode pour l'histoire des idées
politiques

Juliette Faure



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12283>

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 573-584

ISBN : 978-2-7132-2832-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Juliette Faure, « Définir le conservatisme russe », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 61/3-4 | 2020, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 12 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/12283> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.12283>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

LECTURES CROISÉES/REVIEW ARTICLES

JULIETTE FAURE

Définir le conservatisme russe Un enjeu d'historiographie et de méthode pour l'histoire des idées politiques

Mikhail SUSLOV et Dmitry UZLANER, eds.,
Contemporary Russian Conservatism : Problems, Paradoxes, and Perspectives
Boston – Leiden : Brill, 2020.

Paul ROBINSON
Russian Conservatism
Ithaca – New York : Cornell University Press, 2019.

Richard PIPES
Russian Conservatism and its Critics : A Study in Political Culture
New Haven : Yale University Press, 2005.

L'ouvrage de Paul Robinson, *Russian Conservatism* (2019), s'inscrit dans un champ de recherche qui n'a cessé de susciter l'intérêt des chercheurs depuis la fin de l'Union soviétique, à mesure que l'étude de l'idéologie soviétique cédait la place à une redécouverte de la pensée russe prérévolutionnaire¹. L'approche de P. Robinson marque un tournant significatif par rapport à l'ouvrage publié en 2005 par l'historien américain Richard Pipes, *Russian Conservatism and its Critics*. Une lecture croisée de ces deux livres nous permet de rendre compte de l'évolution de la définition du conservatisme russe dans la littérature anglophone. Par ailleurs, le livre de P. Robinson appelle la comparaison avec l'ouvrage paru quelques mois plus tard, *Contemporary Russian Conservatism. Problems, Paradoxes, and Perspectives*, dirigé par Mikhail Suslov et Dmitry Uzlaner. Ce volume collectif

1. Sur les raisons du regain d'intérêt académique pour le conservatisme depuis la fin de l'Union soviétique, voir Gary M. Hamburg, « The Revival of Russian Conservatism », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 6 (1), 2005, p. 107-127.

d'auteurs russes et occidentaux se démarque par son intérêt exclusivement porté sur la Russie contemporaine et son analyse des différentes facettes du conservatisme sous un angle pluridisciplinaire.

Richard Pipes et le conservatisme russe comme théorie de l'autocratie

Lorsque Richard Pipes entame la rédaction de son étude sur le conservatisme russe, il renoue avec un des centres d'intérêt de sa jeunesse, l'histoire des idées politiques en Russie pré-révolutionnaire. Dans les années 1950, il s'était déjà consacré à la première traduction et édition en anglais des mémoires de Nikolaj Karamzin, théoricien de l'autocratie sous Alexandre I^{er}². Cinquante ans plus tard, R. Pipes revient sur ce sujet au sommet de sa carrière universitaire, qu'il a construite à Harvard en tant que spécialiste de l'Union soviétique³. En parallèle de son parcours universitaire, R. Pipes s'est illustré en tant qu'intellectuel public, représentant du courant de pensée néo-conservateur opposé à la politique de détente avec l'Union soviétique⁴. L'engagement intellectuel et politique de R. Pipes informe sur la conviction fondamentale qui irrigue son ouvrage : la Russie est déterminée par une culture politique particulière, incompatible avec les institutions et les valeurs de la modernité politique occidentale. R. Pipes se fait étudiant de la permanence et de la continuité à l'œuvre dans l'histoire russe, au risque de confiner au fatalisme⁵. Il insiste notamment sur la persévérance du conservatisme comme courant dominant de la pensée politique russe. Dans son édition des mémoires de N. Karamzin, il suggérait déjà qu'une culture politique conservatrice continuait d'inspirer la mentalité russe en Union soviétique⁶. C'est ce même constat qui motive l'écriture de son livre au début des années 2000. Il annonce, dès l'introduction : « Le sujet de ce livre m'est venu il y a cinquante ans, lorsque, frappé par la ressemblance entre la Russie communiste et le royaume moscovite, je décidai d'entamer une étude du conservatisme russe »⁷.

La publication de cet ouvrage en 2005 intervient dans un contexte marqué par la consolidation d'un virage autoritaire dans la présidence de Vladimir Putin, la

2. Richard Pipes, *Karamzin's "Memoir on Ancient and Modern Russia," A Translation and Analysis*, Cambridge : Harvard University Press, 1959.

3. Jonathan Daly, « The Pleiade: Five Scholars Who Founded Russian Historical Studies in the United States », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 18 (4), 2017, p. 785.

4. Il prend la tête d'une équipe d'analystes au sein de la CIA en 1976 avant de devenir conseiller de Ronald Reagan au sein du Conseil national de sécurité en 1981-1982.

5. Ekaterina Pravilova adresse une critique similaire à l'ouvrage Richard Pipes, auquel elle reproche de professer un « primordialisme politique ». Voir Ekaterina Pravilova, « Rossijskij konservatizm i reforma, 1907-1914, and: Russian Conservatism and Its Critics: A Study in Political Culture (review) », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 10 (3), 2009, p. 694-695.

6. Jonathan Daly, « A Scholar with a Sense of Mission Academic, Cold Warrior, Public Intellectual », *Cahiers du monde russe*, 59 (4), 2018, p. 555.

7. Pipes, *Russian Conservatism and its Critics*, 2005, p. xi.

centralisation croissante du pouvoir et la propagation de l'étiquette « libéral-conservateur » pour qualifier le style politique du président russe⁸. L'enquête de R. Pipes s'inscrit donc dans un questionnement sur les sources intellectuelles et historiques de l'État fort, qu'il interprète comme une constante de la vie politique russe. Selon lui, en effet, l'histoire de la Russie est dominée par un unique modèle de gouvernement, le système autocratique, c'est-à-dire un régime « sous lequel les citoyens renoncent à leurs droits politiques et civils en échange de la stabilité et de l'ordre »⁹. Le conservatisme russe est ici essentiellement défini comme le fondement théorique de cette pratique politique, qui permet la promotion et la légitimation d'un pouvoir « centralisé et non restreint par la loi ou le parlement »¹⁰.

L'étude de R. Pipes commence au début du XVI^e siècle, après que Moscou a acquis sa souveraineté politique par son émancipation du joug mongol. Une série de controverses intellectuelles entame alors un questionnement sur le modèle d'administration et de gouvernement du territoire. La première grande querelle, portant sur le modèle de propriété à appliquer aux biens cléricaux, est résolue en faveur d'une conception patrimoniale des terres, selon laquelle le pays est la propriété de son dirigeant. Il s'agit, pour R. Pipes, du fondement de la nature personnelle et absolutiste du pouvoir politique russe. R. Pipes reproduit lui-même les arguments invoqués par les penseurs russes conservateurs de l'État fort, à savoir que la Russie est déterminée à être régie selon un système autocratique du fait de sa « structure sociale »¹¹, sa « culture »¹², sa géographie et son histoire politique, marquée par la domination du joug tatar et l'influence de l'empire byzantin¹³. Dans un langage tout aussi essentialiste que celui employé par les auteurs qu'il étudie, R. Pipes conclut que l'État fort constitue une « tradition »¹⁴ permanente dans l'histoire russe et dénigre toute possibilité d'émancipation ou de réforme de cette tradition. La seule entrave qu'elle connut, affirme-t-il, lors de l'introduction d'un régime parlementaire et constitutionnel au début du XX^e siècle, fut aussi exceptionnelle qu'éphémère.

Paul Robinson et le conservatisme comme changement organique : un tournant novateur dans l'historiographie du conservatisme russe

Quinze ans plus tard, à la parution de l'ouvrage de Paul Robinson, le sujet du conservatisme russe a encore gagné en résonance politique puisque le régime

8. Leonid Poljakov, « Liberal'nyi konservator. Imenno takim predstavliaetsa Vladimir Putin, suda po ego zavavlijenjam. [Un conservateur libéral : c'est ainsi qu'apparaît Vladimir Putin si l'on en juge par ses déclarations] », *Nezavisimaja Gazeta*, février 2000, p. 8.

9. Pipes, *Russian Conservatism and its Critics*, p. xii.

10. *Ibid.*, p. 1.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 1.

14. *Ibid.*, p. xii.

de Vladimir Putin revendique explicitement depuis 2012 la mise en œuvre d'un « tournant conservateur »¹⁵. Cependant, l'intérêt de P. Robinson pour le sujet excède l'enjeu de l'actualité médiatique et témoigne d'un renouveau générationnel et historiographique dans le champ anglophone des études slaves. D'emblée, P. Robinson affiche un positionnement scientifique sensiblement différent de celui de R. Pipes en affirmant que le « conservatisme a vraiment une valeur intellectuelle »¹⁶. Sa définition du conservatisme russe évolue ainsi nettement par rapport à celle de R. Pipes. Alors que ce dernier le concevait avant tout comme une doctrine de l'État fort, P. Robinson dépasse la simple question de l'autorité politique pour s'intéresser aussi au conservatisme comme philosophie de l'histoire et doctrine socio-économique. Selon lui, le conservatisme russe est une « idéologie qui vise à s'assurer que le changement est en accord avec la nature, l'histoire et les traditions de la Russie »¹⁷. Le conservatisme est ainsi entendu comme une pensée complexe et dynamique, animée par un enjeu fondamental, celui de « la modernisation pour rattraper l'Occident tout en préservant les valeurs traditionnelles et l'identité nationale »¹⁸. En ce sens, le conservatisme ne contredit pas le libéralisme sur la nécessité du changement, mais sur « la forme que le changement doit prendre »¹⁹. P. Robinson prend ici le contre-pied de la définition de R. Pipes, qui associe le conservatisme à la défense de la stagnation et de la permanence, pour avancer au contraire que le principe organiciste au cœur de la pensée conservatrice n'empêche pas qu'elle soit « profondément opposée au statu quo » et portée vers le changement²⁰.

La réduction du conservatisme russe par R. Pipes à une doctrine de l'État fort véhiculait un mythe de cohérence et de permanence du canon conservateur, jusqu'à méconnaître que celui-ci ait pu se modifier ou se renouveler au cours du temps. P. Robinson veille au contraire à rétablir les contrastes à l'œuvre au sein de la pensée de chaque auteur et l'hétérogénéité dogmatique qu'ils forment ensemble. Par ailleurs, Robinson restitue la pensée du xx^e en Union soviétique et dans l'émigration au sein du canon conservateur russe et rétablit ainsi un héritage volontairement délaissé par R. Pipes. Selon ce dernier, en effet, la « controverse entre les avocats de l'autocratie et ceux promouvant des restrictions sur le gouvernement s'est épuisée » au début du vingtième siècle et « il serait difficile de trouver depuis de nouveaux arguments en faveur de l'une ou l'autre de ces positions »²¹.

L'approche de P. Robinson brise nombre d'idées reçues sur le conservatisme russe. En premier lieu, il propose une relecture des volets politiques et culturels de la doctrine conservatrice en révélant les rapports qu'elle entretient avec la

15. Robinson, *Russian Conservatism*, p. 5.

16. *Ibid.*, p. 4.

17. *Ibid.*, p. 3.

18. *Ibid.*, p. 13.

19. *Ibid.*, p. 9.

20. *Ibid.*

21. Pipes, *Russian Conservatism and its Critics*, p. xii.

liberté, le progrès et la modernité. Le conservatisme n'est pas « intrinsèquement anti-libéral », affirme-t-il, en expliquant qu'il se distingue pourtant du « libéralisme occidental séculier » par l'accent qu'il met sur la liberté intérieure et sa conception de la personne²². Nourrie par une lecture approfondie des textes, cette approche plus contrastée de la morphologie du conservatisme permet à P. Robinson de corriger des interprétations trop rapides ou caricaturales des penseurs russes en Occident. Ainsi en est-il d'Ivan Il'in (1883-1954), penseur antibolchevik émigré en Europe et proche du mouvement monarchiste. En réaction à l'utilisation de références à I. Il'in dans un discours de Vladimir Putin, l'historien américain Timothy Snyder avait décrit le philosophe comme un théoricien du totalitarisme politique et d'un état fasciste²³. P. Robinson modère ce raccourci en rappelant que si I. Il'in était partisan d'une forme autoritaire de gouvernement, il était fermement engagé contre le totalitarisme et « ardent défenseur de l'État de droit, de la dignité personnelle et de la liberté »²⁴. De la même manière, P. Robinson revisite l'approche classique de la querelle philosophique entre slavophiles et occidentalistes. Selon lui, les deux camps partageaient une même aspiration à « contribuer au progrès universel »²⁵. Si P. Robinson tranche le débat sur l'ambiguïté politique des slavophiles en les intégrant au corpus des penseurs conservateurs, ce n'est pas tant en raison de leur soutien au principe autocratique que pour leur attachement à maintenir le caractère distinct de la Russie au sein de cette marche vers le progrès²⁶. Cette approche bat en brèche l'opposition binaire du conservatisme à la modernité et au changement, telle qu'on la retrouve classiquement chez la génération d'historiens américains qui le précède. P. Robinson nuance ainsi les conclusions de l'étude du règne de Nicolas I^{er} par Nicholas Riasanovsky. L'idéologie officielle de Nicolas I^{er}, formulée par son ministre Sergej Uvarov, « Orthodoxie, autocratie et esprit national », avait pour but, selon N. Riasanovsky, de « geler tout développement et imposer la stagnation »²⁷. P. Robinson affirme au contraire que cette doctrine n'était pas « incompatible avec le changement » et qualifie même S. Uvarov de « ministre progressiste », en vertu des politiques qu'il entreprit pour améliorer et étendre le système éducatif²⁸. L'étude de P. Robinson se démarque également par son attention au volet économique de la pensée conservatrice, largement négligé auparavant. Ce traitement plus complet permet de restituer la complexité des positionnements des penseurs

22. Robinson, *Russian Conservatism*, p. 216.

23. Timothy Snyder, « Ivan Ilyin, Putin's Philosopher of Russian Fascism », *The New York Review of Books*, 16 mars 2018.

24. *Ibid.*, p. 135.

25. *Ibid.*, p. 64.

26. *Ibid.*, p. 62.

27. Cité dans *Ibid.*, p. 59.

28. *Ibid.*, p. 45. L'ambivalence de l'héritage politique de Sergej Uvarov a récemment été explorée par Lesley Chamberley dans son ouvrage *Ministry of Darkness: How Sergei Uvarov Created Conservative Modern Russia*, London – New York : Bloomsbury Academic, 2020.

conservateurs qui peuvent allier une conception autoritaire du pouvoir politique avec un libéralisme économique, comme chez N. Karamzin, par exemple²⁹.

L'ouvrage de P. Robinson permet, enfin, de revisiter un argument fondamental de R. Pipes, à savoir que les penseurs conservateurs, en prodiguant une idéologie légitimant un pouvoir fort et centralisé, ont empêché le développement d'un contre-pouvoir à l'autorité de l'État au sein de la société russe. Si R. Pipes rend compte des débats d'idées au sein de l'*intelligentsia*, notamment la fameuse querelle entre les slavophiles et les occidentalistes qui fait l'objet de son chapitre trois, son traitement de l'affrontement idéologique demeure restreint à la sphère de production des idées. P. Robinson veille au contraire à dévoiler la tension verticale entre les intellectuels conservateurs et l'État en révélant la dimension critique, voire oppositionnelle, de leur pensée. En effet, l'État russe, nous rappelle P. Robinson, a souvent agi comme une force modernisatrice et réformatrice radicale³⁰, en désaccord fréquent avec le principe organiciste poursuivi par les conservateurs. P. Robinson brise ainsi l'équivalence entre le conservatisme promu par les autorités étatiques et le conservatisme des intellectuels. Il rappelle par exemple que le tsar Nicolas I^{er}, qui imposa une idéologie officielle nationaliste et conservatrice, jugeait pourtant négativement tant le slavophilisme que le panslavisme³¹. De leur côté, bien que loyaux envers le régime et avocats de l'autocratie, les slavophiles « s'écartaient de la ligne officielle sur plusieurs sujets tels que la liberté d'expression » et n'obtinrent la permission de publier leur propre journal qu'après la mort de Nicolas I^{er}³². P. Robinson montre que cette tension est à l'œuvre tout au long de l'histoire russe. Qu'il s'agisse de Nikolaj Karamzin sous Alexandre I^{er}, Mihajl Katkov sous Alexandre II ou encore des rapports entre les formes « non officielles » et « semi-officielles » du conservatisme sous Leonid Brežnev³³, les intellectuels conservateurs se situaient parfois dans une position ambivalente vis-à-vis de l'autorité politique, à la fois théoriciens du principe de l'État fort et critiques du système politique en place. P. Robinson emploie l'oxymore « l'opposition loyale »³⁴ pour mettre en exergue l'attitude politique ambiguë des penseurs conservateurs à certains moments de leur activité. En dévoilant le caractère distinct de la pensée des conservateurs par rapport au pouvoir politique, P. Robinson rend compte de l'importance de leur conception de leur qualité d'intellectuels et de leur positionnement en tant que tel, lorsque R. Pipes les réduisaient à des servants de l'État.

29. *Ibid.*, p. 41.

30. *Ibid.*, p. 19.

31. *Ibid.*, p. 52.

32. *Ibid.*, p. 61.

33. *Ibid.*, p. 167.

34. *Ibid.*, p. 41.

Les limites de l'approche classique de l'histoire des idées

La mise en rapport des idées des penseurs conservateurs avec leur positionnement particulier vis-à-vis du pouvoir politique invite à une conceptualisation plus située des variétés du conservatisme russe en fonction de ses usages pratiques au sein d'un contexte historique et social particulier. À cet égard, l'approche de P. Robinson relève encore d'une histoire des idées classique, qui décrit le déploiement des pensées et des positions des auteurs à partir d'une analyse interne des textes et de leur inscription au sein d'un dialogue pan-historique purement théorique. P. Robinson manque ainsi d'expliquer les mécanismes qui œuvrent à l'évolution et la mobilisation des idées sur des périodes différentes. Dans son chapitre sur l'Union soviétique tardive, qu'il situe à partir de l'arrivée au pouvoir de Leonid Brežnev, il remarque que « les Russes ont commencé à montrer un intérêt croissant pour leur héritage national » et que « les intellectuels ont commencé à se reconnecter avec les penseurs conservateurs du passé prérévolutionnaire »³⁵. Si P. Robinson nous offre une lecture des arguments développés par les intellectuels pour justifier leurs prises de position, une approche plus sociale et contextualisée de la production des idées permettrait de mieux comprendre la gestation de ce changement de configuration intellectuelle et de sa visibilité en Union soviétique. Une telle approche ne se limiterait pas à une étude des changements doctrinaux à l'œuvre dans les courants de pensée, mais à l'examen des facteurs qui interviennent dans la production, la circulation et la transformation des idées et de leur signification. Ainsi, une analyse de la trajectoire des intellectuels, des rapports entre groupes de pensée et pouvoir politique, des conditions matérielles de production des idées, enfin de la circulation de la production intellectuelle de l'émigration sont autant de clés, aux côtés d'une analyse des productions théoriques, pour comprendre le regain d'intérêt et de popularité du conservatisme prérévolutionnaire en Union soviétique tardive.

Une histoire plus contextualisée de l'idée conservatrice permettrait d'établir une typologie plus fine des incarnations du conservatisme. De fait, le choix d'une étude portant sur une longue période historique – de 1800 à nos jours – oriente l'auteur vers la recherche d'une unité conceptuelle des incarnations du conservatisme à différentes époques. C'est d'ailleurs l'objectif déclaré de l'ouvrage : si R. Pipes proposait une « définition étroite »³⁶ du conservatisme et s'arrêtait en 1917, P. Robinson vise au contraire à offrir un « aperçu complet du sujet qui faisait auparavant défaut »³⁷. Certes, P. Robinson repousse les bornes chronologiques de R. Pipes pour poursuivre l'analyse du conservatisme au-delà de la fin de l'empire russe. Cependant, sa décision d'entamer son étude au XIX^e siècle circonstancie et oriente le sens du conservatisme qu'il met en avant. L'insistance de P. Robinson sur les rapports du conservatisme avec le libéralisme, la modernisation et le progrès émane pour partie du contexte historique moderne dans lequel il le situe, alors que

35. *Ibid.*, p. 181.

36. *Ibid.*, p. 6.

37. *Ibid.*

ces éléments auraient paru anachroniques dans la définition de R. Pipes, qui suivait la continuité du conservatisme en tant que pensée politique née à la fin du Moyen Âge. En ce sens, la divergence de propos entre les deux auteurs provient de ce qu'ils traitent de langages politiques formés pendant des périodes historiques différentes.

La définition globale proposée par P. Robinson, celle d'une doctrine socio-politique attentive au principe organiciste, admet par ailleurs un si grand nombre d'auteurs qu'elle risque de perdre en efficacité de signification et d'utilisation. S'il insiste avec rigueur sur l'hétérogénéité et les contradictions des positions défendues par les penseurs du corpus conservateur, son attachement à les maintenir ensemble sous une même catégorie n'est pas toujours convaincant. Il tend à la fois à laisser peu de penseurs hors du spectre conservateur et à manquer de justifier l'omission de certains auteurs. L'absence de traitement de Vladimir Solov'ev ou de Nikolaj Fedorov, dont la pensée mobilise le principe organiciste, ne semble ainsi pas justifiée. Dans le même temps, le conservatisme conçu par P. Robinson inclut par exemple Nicolas Berdiaev en son corpus, en dépit de l'ambiguïté politique de la philosophie de ce dernier. Plutôt que d'élargir la catégorie de conservatisme pour l'adapter à l'ambivalence des auteurs, il conviendrait plutôt de s'intéresser aux espaces transfrontaliers qu'ils occupent au sein du paysage intellectuel et d'étudier les luttes de définition et de filiation qu'ils suscitent³⁸.

Une des qualités de la recherche menée par P. Robinson est sa connaissance approfondie et son dialogue avec la littérature russe sur le sujet. Le croisement des sources russes et anglophones lui permet de révéler les malentendus et les contradictions qui les séparent. P. Robinson nous montre qu'un même penseur, Ivan Il'in, est qualifié de fasciste par l'historien américain Timothy Snyder, et de conservateur libéral par son biographe russe Nikolaj Poltorackij³⁹. Le travail de confrontation des interprétations mené par P. Robinson permet de poser les fondations pour leur participation à un même débat historiographique. Cependant, la mise en rapport du contenu des sources mobilisées avec leur contexte d'écriture fait défaut. De fait, les spécialistes et commentateurs russes contemporains du conservatisme se revendiquent aussi parfois explicitement eux-mêmes comme penseurs conservateurs. Ainsi en est-il des auteurs de la revue *Tetradj po konservatizmu* [Les Cahiers du conservatisme], créée en 2014 sous les auspices de l'Institut pour la recherche socio-économique et politique (ISEPI), financé par l'administration présidentielle. Si P. Robinson évoque régulièrement les arguments avancés par les articles de cette revue, il omet de situer ces textes dans leur environnement institutionnel et socio-historique, qui informe pourtant leur argumentation et leur intention.

38. Ekaterina Pravilova formule une critique similaire contre la réduction par les historiens de l'univers intellectuel de la période impériale russe à trois catégories : le radicalisme, le libéralisme et le conservatisme. Voir Ekaterina Pravilova, « *Rossijskij konservatizm i reforma, 1907–1914* », p. 693.

39. *Ibid.*, p. 135.

***Contemporary Russian conservatism*, édité par Mikhail Suslov
et Dmitry Uzlaner : une étude pluridisciplinaire de l'idéologie
conservatrice située dans son contexte d'action et d'énonciation**

L'ouvrage édité par Mikhail Suslov et Dmitry Uzlaner, en se concentrant uniquement sur une analyse du conservatisme russe contemporain, corrige les angles morts de l'analyse de P. Robinson. L'introduction exprime d'emblée la porosité de la pensée conservatrice en Russie aujourd'hui, qui irrigue les débats publics et les discours officiels⁴⁰ et qui est nourrie par des acteurs et des organisations aux confins des milieux politiques, universitaires et médiatiques. L'ISEPI, éditeur des *Cahiers du conservatisme*, est pris pour exemple de cette rencontre de personnalités politiques, d'intellectuels et d'universitaires réunis par un « agenda conservateur »⁴¹. La trajectoire de l'historien Arkadij Minakov, spécialiste du conservatisme russe du XIX^e siècle et candidat au poste de gouverneur de la région de Voronež en 2018, est également caractéristique de la multipositionnalité des conservateurs, entre milieux politiques et intellectuels. Ces observations montrent bien la difficulté d'étudier le conservatisme russe contemporain, qui n'est pas une pensée confinée dans un espace de débat intellectuel, mais un fait social et partisan diversement incarné. L'intérêt de l'ouvrage de M. Suslov et D. Uzlaner est de proposer une approche critique du conservatisme en tant qu'idéologie dotée d'une efficacité sociale. L'étude des productions théoriques s'associe ici à un suivi de leur circulation et de leurs usages concrets à travers la fabrique de normes, d'actions et de politiques.

La diversité des disciplines dont sont issus les auteurs rassemblés dans l'ouvrage – l'histoire, la philosophie, la science politique, la sociologie, l'anthropologie culturelle et les relations internationales – permet de saisir les manifestations du conservatisme dans ses divers lieux de production et de circulation. Les chapitres abordent ainsi tant les discours des intellectuels que ceux du clergé de l'Église orthodoxe ou des dirigeants politiques, et leur incarnation et diffusion sous des formes variées : législation, médias en ligne ou encore monuments historiques. D'un chapitre à l'autre, les auteurs s'accordent pour reconnaître, comme P. Robinson, que le conservatisme russe se caractérise par son attention au principe organiciste, sans « rejeter le changement en soi »⁴². Cependant, l'ouvrage ne parvient pas toujours à maintenir une approche cohérente. L'introduction affirme que le conservatisme est une idéologie « assez superficielle pour traiter comme allié tout régime qui sacrifie le développement, la modernisation et l'internationalisation au nom de la préservation de l'identité et de la tradition »⁴³. Au chapitre cinq, intitulé « Postmodernité et modernité comme termes politiques au sein du nouveau conservatisme russe »,

40. Suslov et Uzlaner, eds., *Contemporary Russian Conservatism*: p. 37. Le principe organiciste est régulièrement mentionné à travers l'ouvrage, voir par exemple p. 67 ou p. 220.

41. *Ibid.*, p. 7.

42. *Ibid.*, p. 37.

43. *Ibid.*, p. 6.

Katharina Bluhm démontre au contraire que le conservatisme russe actuel se caractérise par son « intégration de la modernité au sein du concept de ‘tradition’ »⁴⁴.

Le chapitre d’Alexander Pavlov sur « Les grandes attentes des jeunes conservateurs russes » illustre les apports d’une approche sociale et contextualisée de la production des idées, par rapport à l’histoire classique des idées proposée par P. Robinson. Ce chapitre analyse la constitution d’un groupe d’intellectuels conservateurs au début des années 2000, les « jeunes conservateurs », ainsi autodésignés en référence au courant jeune conservateur allemand du début du xx^e siècle. A. Pavlov caractérise cette pensée tant du point de vue de son contenu théorique – antilibéralisme, antiglobalisme, nationalisme, impérialisme, rejet du réformisme radical – que du contexte qui l’a formée – le rejet du « chaos des années 1990 » et le « changement de climat intellectuel » instigué par la nouvelle administration présidentielle à partir de 2004⁴⁵. Il révèle aussi l’importance du lien social générationnel qui unit le groupe. Son cœur dogmatique est issu d’une volonté de distinction par rapport à la génération qui le précède, à savoir « l’eurasianisme de Dugin et les vieux conservateurs (Leont’ev, Sokolov et Fadeev) qui n’accordaient pas assez d’attention à la question du nationalisme »⁴⁶. A. Pavlov rend également compte du rôle des conditions matérielles, notamment l’utilisation des blogs et des réseaux sociaux sur Internet, dans la formation et la diffusion de leurs idées : le « jeune conservatisme », affirme-t-il, a été le « premier mouvement créé grâce au moyen d’un réseau social »⁴⁷. L’étude d’A. Pavlov met en avant le caractère primordial de l’engagement des intellectuels dans un contexte politique spécifique. Selon lui, ce sont les divergences des jeunes conservateurs sur la question de la coopération avec les autorités politiques – plutôt qu’un conflit d’idées – qui furent à l’origine de l’éclatement final du groupe au cours des années 2005-2007⁴⁸. Cependant, l’importance donnée au contexte immédiat dans lequel s’inscrivent les jeunes conservateurs fait l’économie d’une analyse de leur contribution à l’histoire de la pensée russe. Les productions théoriques des auteurs sont évoquées de manière évasive, sans examen de leur dialogue et relations avec les auteurs du canon conservateur. La contemporanéité de ce courant et son caractère partisan semblent disqualifier, aux yeux d’A. Pavlov, toute prétention à l’inscrire au sein de traditions de pensée. Dans une affirmation toute subjective, il déclare à la fin de son étude : « personnellement, je n’ai rencontré personne qui ait inscrit le jeune conservatisme au sein de la riche tradition conservatrice russe »⁴⁹. Enfin, A. Pavlov réduit le bilan des jeunes conservateurs à ce qu’il interprète comme leur échec et leur insignifiance politiques. Tandis qu’un des représentants des jeunes conservateurs revendique leur

44. *Ibid.*, p. 137.

45. *Ibid.*, p. 154.

46. *Ibid.*, p. 166.

47. *Ibid.*, p. 160.

48. *Ibid.*, p. 171-172.

49. *Ibid.*

impact sur la « fin de la stigmatisation des termes ‘nationalisme russe’ », A. Pavlov le contredit sans parvenir à étayer son propre argument : « même si la société a fini de stigmatiser les mots ‘russe’ et ‘nationalisme’ », écrit-il, « on ne peut pas dire que cela puisse être crédité aux jeunes conservateurs »⁵⁰.

La question des circulations d’idées entre les milieux de production théorique du conservatisme et les discours politiques officiels parcourt l’ouvrage de M. Suslov et D. Uzlaner. Ce programme se heurte pourtant à la difficulté de suivre la « carrière » des idées⁵¹ et de mesurer l’influence de leurs producteurs au sein d’un système politique. De fait, le volume présente des interprétations contradictoires du poids des intellectuels conservateurs en Russie postsoviétique. À l’inverse du jugement dubitatif d’A. Pavlov sur l’impact des jeunes conservateurs sur le discours public, le chapitre collectif de Mikhail Loukianov, Kare Johan Mjor, Susanna Rabow-Edling et Mikhail Suslov souligne les rapports de coopération quasi contractuels qu’entretiendraient intellectuels conservateurs et politiques. Le chapitre affirme que « des éléments de l’agenda conservateur tels que le patriotisme russe et l’anti-occidentalisme ont été appropriés par le Kremlin de manière croissante » et soutient qu’un « concordat » s’est scellé entre les « officiels et les idéologues conservateurs sous Putin »⁵². Ces interprétations catégoriques, qui apprécient ou déprécient le rôle des intellectuels vers deux pôles extrêmes – d’intellectuels officiels à intellectuels marginaux – appellent une analyse plus minutieuse des mécanismes et des lieux de rencontre entre le politique et l’intellectuel en Russie contemporaine. L’approche critique de l’idéologie adoptée par l’ouvrage de M. Suslov et D. Uzlaner tend à disqualifier la valeur intellectuelle du conservatisme russe contemporain pour en faire un objet intellectuellement illégitime. À l’inverse, P. Robinson fait chœur de manière dogmatique avec les penseurs conservateurs contemporains pour affirmer avec eux que « le conservatisme russe d’aujourd’hui démontre une continuité claire avec le conservatisme russe du passé »⁵³. Ces deux excès invitent à frayer une voie médiane pour questionner de manière plus contrastée le statut des idées politiques dans les sociétés contemporaines, en considérant leur double aspect de répertoire de sens et de positionnement social⁵⁴.

En conclusion, la mise en comparaison de ces trois ouvrages révèle le caractère multiforme, voire contradictoire, du conservatisme russe. Le canon conservateur russe s’est construit de manière plus labile qu’une doctrine sociopolitique strictement théorique. Il s’est élaboré aux confins d’espace sociaux divers – intellectuels,

50. *Ibid.*, p. 173.

51. Sur la carrière des idées, voir Nicolas Belorgey, et al., « Théories en milieu militant », *Sociétés contemporaines*, 81 (1), 15 mars 2011, p. 525.

52. Suslov et Uzlaner, eds., *Contemporary Russian Conservatism*, p. 67.

53. Robinson, *Russian Conservatism*, p. 215.

54. Sur la culture comme répertoire, voir Charles Tilly, « How to Detect, Describe and Explain Repertoires of Contention », Working Paper No. 150, Centre of Study of Social Change, New School of Social Research, 1992, p. 17.

politiques ou encore religieux. Cette particularité invite à poursuivre une étude contextualisée de l'idée conservatrice russe, qui ne la considère pas simplement comme un discours savant mais également comme un discours partisan, engagé au sein d'une configuration d'acteurs. Cette approche par l'histoire sociale restitue la dimension performative des concepts, dont la définition est un lieu d'exercice des rapports de force entre groupes sociaux. En révélant ces polarités constitutives de l'ordre politique, l'étude du discours idéologique devient partie prenante d'une sociologie du politique. Ce faisant, il lui appartient de suivre un programme méthodologique permettant d'analyser les logiques sociales qui participent à la mise en sens des concepts dans chaque contexte, au-delà de leur continuité sémantique apparente.

juliette.faure@sciencespo.fr

Sciences Po, CERI